

La grande transformation

dans le champ de tension de l'escalade des imprévus et de la dépendance du chemin

André Bleicher

« Nous connaissons en effet la réalité maintenant, [...] mais ce qui est possible nous le connaissons à peine. Cela se comprend. Le possible est presque infini, le réel étroitement délimité, parce qu'une seule de toutes les possibilités peut devenir une réalité. Le réel n'est qu'un cas particulier du possible et pour cette raison il est aussi autrement pensable. Il s'ensuit que nous avons à repenser le réel, pour le pousser en avant dans le possible. »
Friedrich Dürrenmatt (1985, p.59)

« Un élément essentiel des systèmes dynamiques c'est un accouplement réactif positif d'un changement qui mène à un agrandissement ultérieur de la déviation originelle. Une avalanche en est un exemple proverbial. »
Hans Meinhardt (1997, p.7)

« Nous sommes comme des marins qui doivent construire leur bateau en pleine mer, sans jamais pouvoir le mettre en cale sèche et en reconstruire un nouveau à partir de ses meilleures parties constitutives. »
Otto Neurath (1981, p.577)

rois citations se trouvent ici au début de mon propos qui désignent ce dont il va s'agir dans ce qui suit. Dans la première partie, la signature du modernisme va être éclairée plus précisément et en particulier, on va considérer l'escalade des imprévus (*Kontingenzeskaladation*). Une contingence c'est ce qui ouvre l'espace d'une décision ; une telle ouverture est nécessaire, puisque autrement une transformation n'apparaît pas possible : si tout doit rester comme cela est, un processus de transformation n'est guère représentable. Alors donc que dans la première partie, un geste d'ouverture est décrit, il s'agit, dans la deuxième partie d'une fermeture. On cherchera pourquoi, malgré une escalade des imprévus, des processus apparaissent pour ainsi dire inchangeables et qu'un processus transformateur n'intervient donc pas souvent. Dans une troisième partie, on va examiner sous toutes les coutures de quelle manière le champ de tension de l'escalade des imprévus et la dépendance du chemin peuvent nonobstant être mis à profit de manière transformatrice.

1. Contingence et escalade des imprévus

Une contingence est fréquemment caractérisée comme la caractéristique du modernisme. Hans Joas (2012) lui attribue même un rôle saillant à l'intérieur des sciences sociales, car selon lui, la contingence a élargi de manière décisive l'espace de tension de la sociologie de deux paradigmes théoriques. Le premier paradigme désigné ici résulte d'un déterminisme économique, qui repose au fond sur la représentation marxiste de base et de superstructure et qui provient d'un couplage étroit de toutes les sphères sociétales à une base de quelque façon économiquement imprégnée. Karl Marx et Friedrich Engels (1959) formulent ce déterminisme économique dans le « *Manifeste communiste* ». Là-dedans, il n'y a **pas seulement** la célèbre analyse de la formation d'un marché capitaliste mondial, d'intensification constante de la productivité encore avant tout économique, les gains d'efficacités rapides dans le transport et la communica-

tion, la croissance permanente des colonisations citadines, **mais aussi** le pronostic que la société des classes est dissoute, l'état national, la famille et les professions ont disparu et il ne reste plus que deux classes : la bourgeoisie et le prolétariat. Il faut constater que toutes ces prophéties ne sont pas pertinentes. Au contraire, maints phénomènes dont le déclin semblait déjà être vaincu, ont gagné depuis une puissance effective.

Le second paradigme passe pour le grand concurrent de la thèse de l'économisme, la théorie de la modernisation qui présente avant tout l'avantage — sous la forme d'une différenciation fonctionnelle (Bleicher 2018), de ne pas devoir expliquer l'action de tous les domaines sociétaux au moyen d'une seule et unique fonction logique, mais peut plutôt permettre des complémentarités. À cette théorie de la différenciation s'oppose une grave faiblesse. Aussi élevée qu'est à estimer la contribution descriptive de la théorie de différenciation et aussi attirante que puisse être son attractivité normative, — ainsi Jürgen Habermas (1981) reconnaît dans cette théorie un moyen par lequel on peut aller au devant de nouvelles tentatives totalitaires — sa vertu explicative est tout aussi mince. Les causes premières de cette différenciation fonctionnelle, leurs structures variées et leurs dimensions extrêmes, dans diverses sociétés et époques, tout cela demeure parfaitement inexplicable dans la théorie de différenciation. William James (Myers 1986, p.43) a déjà pertinemment caricaturé ceci au 19^{ème} siècle en rejetant la théorie biologique de la différenciation sociétale de Herbert Spencer. Émile Durkheim et Georg Simmel, évitent la faible précision du jargon de la différenciation sociétale en entreprenant une restriction spartiate aux dimensions partiellement quantitatives et Talcott Parsons, réduit la différenciation de telle manière qu'il prend purement et simplement en considération quatre dimensions au changement social.¹ Au plus tard pour Luhmann, cette restriction redevient perdue, de sorte qu'entre temps un nombre de différenciations que le regard ne peut embrasser est présenté ; la valeur d'éclaircissement en demeure nonobstant restreinte.

Contingence comme signature du modernisme

Étant donc donné que des faiblesses sont ainsi attestées aux paradigmes, il vaut donc la peine d'entreprendre la tentative de concevoir autrement le modernisme qu'on l'a fait jusqu'à présent. Or le concept de contingence y convient lequel permet de saisir les options de l'agir et les événements de la vie résultant de l'intensification des possibilités individuelles d'action. La croissance des options se laissent facilement illustrer : possibilité de choix du partenaire, rencontre avec la pluralité des religions, conceptions du monde et formes de vie, développements technologiques et mobilité individuelle, ont nettement élargi l'espace des possibilités. Il est vrai que cela ne concerne pas tous les acteurs de manière égale et qu'il vaut aussi de mentionner la faculté d'interpréter ces options comme un enrichissement et non pas comme un surmenage. Celui qui dans la multiplicité des possibilités ne trouve pas son chemin, les ressent comme une menace ou bien souffre de problèmes d'orientation et va à leur rencontre avec la nostalgie de la réduction des options, voire d'une réduction agressive de celles-ci [à son égard, *ndt*].

Le concept de possibilité dans l'histoire

1 Il faut rajouter à cela que Steiner (1976) propose une réduction à **trois** dimensions (culture, état et économie) et défend celles-ci de manière normative.

La contingence remonte au concept de possibilité d'Aristote (1998, pp.53 et suiv.) La définition d'Aristote de la possibilité, devenue célèbre, cible ce qui n'est ni nécessaire ni impossible², ce par quoi, à cet endroit, rien que pour le concept du possible, il emploie le terme grec de *endechomenon* :

« Avec « peut être » que, [...] et « possiblement », je veux dire : ce qui certes ne doit pas être nécessaire, mais en telle manière, si on le pose comme se présentant, rien d'impossible ne doit s'ensuivre pour cette raison ».

Dans le même chapitre, dans un autre passage, Aristote contraste ce concept du « peut être » ou du « possible » de manière plus tranchante avec le nécessaire :

« Ce qui peut être ne sera donc pas nécessaire, et ce qui n'est pas nécessaire est possible »

Au quatrième siècle après J.-C., *L'endechomenon* d'Aristote est traduit en latin par *contingens* (par Marius Victorinus) ; et c'est avant tout par les commentaires sur Aristote de Boèce que cette traduction acquit son pouvoir d'action en Occident. La scolastique accueillit cette conceptualité. Dans la période tardive de la scolastique, intervint un déplacement de sens par lequel *contingens* et *possibile* furent séparés l'un de l'autre et que contingent ne caractérisa encore que ce qui est réel, mais qui ne se produit pas par nécessité (Schepers 1963). Cette façon de saisir culmine chez Leibnitz qui distingue le seulement-possible du réel et ne remet pas la non-nécessité au hasard, mais à la volonté de Dieu. Schepers (1965, p.337) reformule ceci de la manière suivante :

« Dieu choisit Sa plus haute sagesse et bonté conformément à ce qui est au mieux. Choisir le mieux, l'unique, universel et premier décret de Dieu de la volonté divine, c'est le principe de la contingence et considérer avec cela tout ce qui est réel comme base suffisante extra-logique pour l'existence. »

Ce geste de fermeture est à remarquer — qui s'installe avec la scolastique tardive et en culminant chez Leibnitz, lequel Leibnitz referme l'espace de contingence ouvert par Aristote, tandis qu'il verrouille aussi d'autres possibilités en saisissant une contingence comme un quelque chose « conditionné par ». Le concept de contingence sensibilise donc dans un double sens : d'une part, il renvoie à l'augmentation des options d'actions sociétales, d'autre part, il renferme aussi le retrait de cette option, puisque dans le « meilleur de tous les mondes » tout par surcroît s'ensuit dans un divin « *one best way* » [le « seul meilleur chemin », dans l'esprit anglais de la chose, attention ici. Ndt].

Le champ entre impossibilité et nécessité

La contingence, à savoir, ce qui pourrait être aussi autrement, c'est la détermination du standard. Le royaume de la contingence s'étend entre impossibilité et nécessité, pour autant que tout est clair. Mais contingence ne signifie pas hasard, car tout serait alors contingent d'une manière quelconque et non pas arbitraire et déjà pas du tout selon

le bon plaisir.³ Référée à des acteurs, toute action peut être caractérisée comme contingente de ce qui était autrement possible ou est. Contingent est ensuite exactement tout ce qui est aussi autrement possible pour un agissant ou un décidant — devant l'arrière plan de ce que lui considère comme nécessaire ou impossible. Il est à remarquer à cet endroit comment le concept d'acteur acquiert ici une importance qui ne lui revient pas, ni dans le paradigme de l'économisme (contrainte économique), ni dans le cas d'une différenciation fonctionnelle (structurelle impérative). En vérité, c'est à cet endroit qu'il faut renvoyer au fait qu'une contingence peut être connotée positivement comme un accroissement de possibilités : ce pourrait être aussi autrement et nous pouvons autrement. Mais aussi négativement, au sens de : cela pourrait être aussi autrement, mais nous ne pouvons guère changer cela. Et finalement, il vaut aussi de remarquer que dans le concept de contingence, il y a aussi bien une liberté qu'une contrainte ; liberté de décision, mais justement aussi l'invitation pressante à devoir en décider. Contingence est toujours aussi tourment du choix, l'or de Midas du modernisme (Luhmann 1992,p.94).⁴

Qui salue la contingence, comme une liberté, une augmentation de possibilités, comme une société d'options multiples, a certes foncièrement raison, d'une part, mais il ne devrait pas non plus ne pas voir que dans la possibilité d'agir ainsi ou autrement, l'escalade de la contingence d'action est toujours aussi comprise, comme une escalade d'options technologiques, économiques et systémiques, comme la contrainte de-devoir-se-décider [par exemple à se faire vacciner, ndt]. Or, la surabondance des possibilités semble ressembler à une boîte de Pandore et celle-ci n'est pas ouverte par les théoriciens de la contingence, mais plutôt par un inventeur du *scientific management*, Frederik Winslow Taylor (1913). Taylor rencontre la dimension inquiétante de la contingence en voulant s'opposer à la multiplicité des possibilités du « *one best way* », la bonne pratique, qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui dans l'économie comme ce qu'on appelle les *best practises*, les meilleures pratiques. Taylor admet tout d'abord la multiplicité des possibilités (Ouverture à la contingence), pour ensuite la restreindre par les méthodes de l'expérimentation (fermeture à la contingence). C'est en cela que la recherche sur le management le suit jusqu'à aujourd'hui ; infatigablement de bonnes pratiques sont identifiées qui prétendent ensuite décider l'acteur à se délivrer de la contrainte, étant donné que pour lui, en effet, seule l'option correcte lui est offerte sur un plateau d'argent par les conseillers en management. Or, ces découvreurs de bonnes pratiques sont les parasites de la contingence, ils ressemblent aux vendeurs de drogue en cela que la substance qu'ils ont à offrir, non seulement couvre le besoin, mais plus encore elle en engendre constamment du nouveau. D'une certaine manière, la recherche en management copie les gestes de fermeture de la scolastique tardive et remplace la contingence par un « conditionné par » ; le conditionné par la situation ! D'où le deuxième nom de la théorie de contingence : l'évaluation situative. La manière dont il est correct de

2 Il faut compléter en disant que Aristote, outre celle qui est ainsi présentée défend encore une autre définition de la possibilité qui n'est distinguée que de ce qui est impossible et conçoit le nécessaire comme une forme du possible. Heinrich Barth (1947, p.328) renvoie au fait que : « C'est une cause connue et beaucoup discutée que nous ne rencontrons pas chez Aristote une doctrine simple et non-équivoque de la modalité. »

3 Il y a contingence, comme bon plaisir ou hasard, non pas tout uniment, mais au contraire en relation avec un ordre, au bon plaisir duquel un bon plaisir mesuré peut être reconnu comme bon plaisir, hasard comme hasard et contingence comme contingence.

4 Cela n'est plus, comme chez Kierkegaard (1954, p.37) la nécessité, l'absence d'alternative qui mène au surmenage, mais au contraire la société d'options multiples, la contingence.

travailler, ainsi la réponse dépend de la situation. Il y a donc le chemin juste *in situ*, le *one best way*, découpé à façon, de la situation spéciale, relativisé certes, mais justement restauré nonobstant. L'infinité des possibilités, c'est le terrain nourricier idéal pour la culture de voies toujours meilleures et de fermetures toujours nouvelles.

L'escalade des imprévus correspond à des nécessités plus strictes

Venons-en à présent à l'accélération de la contingence ou bien l'escalade des imprévus. Odo Marquart (1998, XII) postule une atrophie de nécessité et une augmentation de contingence depuis l'antiquité. À savoir que le développement technologique, économique et culturel a ouvert des contingences là où auparavant régnait une nécessité, cela devrait faire consensus. Partout où une contingence est apparue à la place d'une nécessité, on peut parler de contingence radicalisée et en escalade — que l'on pense seulement aux contingences de la conduite de la vie, à l'érosion de la journée de travail, à la découverte d'alternatives pour conserver le régime de production (réseaux, *outsourcing* [externalisation, sous-traitance, en anglais dans le texte, *ndt*], à l'émigration, l'extension de l'instrumentaire terroriste, aux possibilités de la technologie informatique, à la bio- et nanotechnologie.

Oui, mais la perte de nécessité ? Il semble ainsi qu'une escalade de nécessité accompagne aussi une escalade de contingence. Avec des possibilités qui augmentent, et donc une escalade de contingence, des nécessités aggravées semble aussi apparaître qui sont discutées sous les termes de dérives structurelles, dépendances au chemin, *lock in* [en anglais dans le texte pour « engagements », *ndt*], trajectoires, etc., lesquelles rendent difficile la création des acteurs et mettent au premier plan le sens négatif du concept de contingence : cela pourrait aussi être autrement or, nous ne pourrions guère changer cela, car la nécessité aggravée ne le permet pas. La cascade des crises que des acteurs ont traversées durant la dernière décennie, signifie avant tout une chose : une escalade de contingence débouche sur une nécessité aggravée. C'est l'idée qui va être complétée dans ce qui va suivre : une contingence tombe sur une dépendance du cheminement. La contingence comme signature du modernisme, caractéristique d'un modernisme riche, excessivement riche, en tout cas un modernisme pirouettant, tombe sur une nécessité forcée, pour le préciser, sur des évolutions dépendantes du cheminement qui se renforçant d'elles-mêmes.

2. Dépendance du cheminement

Que veut dire « dépendance du cheminement » ? Un processus passe ensuite pour dépendant du cheminement lorsque sa direction et son résultat ne sont pas déterminés, mais dépendent de « petits événements » [« *small events* » en anglais dans le texte, *ndt*] et de forces d'auto-renforcement. « Non-ergodicité » tel est le jargon des spécialistes qui caractérise cette propriété des processus de ne pas seulement partir d'un état d'équilibre initial déterminé, mais beaucoup plus de renfermer en eux une multitude de possibilités évolutives. Le concept fut connu par la structure des touches du clavier anglophone QWERTY (Arthur 1990, 1994) ; David 1985). Ce qui fait la course à la concurrence dans les claviers de machines à écrire cela n'est guère redevable à une efficacité réfléchie d'une disposition des touches, mais dépend de circonstances contingentes qui connaissent des auto-renforcements et cela peut à la longue mener à un verrouillage — pour lequel la disposition QWERTY des touches du clavier anglophone fournit l'exemple historique économique.

Le récit procède ainsi : l'ordre des touches mondialement répandu qui exhibe au rang supérieur la succession des lettres anglophone QWEYTYUIOP⁵, serait efficace, mais verrouillée en tant que standard-*de-facto*. Une disposition des touches efficace sur le marché n'aurait aucune chance, car les acteurs ne peuvent plus sortir de cette dépendance du cheminement et cela vaut même alors que le résultat s'est avéré inefficace.

Retours en hausse

Les forces de l'auto-renforcement — rétroactions positives — existent, économiquement parlant — dans l'attraction d'*increasing returns* [« retours en augmentation », en anglais dans le texte, *ndt*] de recettes croissantes, qui résultent par exemple du fait de l'utilisation d'une infrastructure, que l'on pense ici au réseau de communications, ordinateur, mais aussi le courant électrique et les autres « courants », comme ceux de la communication numérique, des transports, postes d'essence, réseaux d'ateliers qui augmentent quant à leur distribution. Les forces de verrouillage ont alors à faire avec des contingences doubles ou multiples : les fabricants de machines à écrire dépendent des habitudes et des adresses et habiletés [*skills*, en anglais dans le texte, *ndt*] des secrétaires qui dépendent à leur tour, par leur décision quant au choix du clavier sur lequel elles/ils ont appris, et des entreprises qui les emploient. Ces dernières ne se pouvoient encore au-delà du seuil critique qu'en machines avec un clavier QWERTY, parce que d'autres sont à peine encore fabriquées et ne peuvent guère être utilisées non plus par les forces d'écriture. L'argument de baisse des coûts [*sunken-cost*, en anglais dans le texte, *ndt*] des entreprises qui y ont pris part, vient se rajouter à tout cela.

L'exemple qui est bien le plus proéminent de tels « *increasing returns* » ce sont les économies d'échelles, ces recettes en croissance qui sont redevable à la loi de la production de masse et outre les effets d'apprentissage, ils reposent pour l'essentiel sur le fait que de gigantesques coûts fixes, répartis sur de grands nombres de pièces, mènent à des coûts favorables à la pièce. Cette leçon économique du premier semestre des cours de la doctrine de gestion d'entreprise, s'appelle les « *économies d'échelle* » et elle y sert la concrétisation de l'augmentation de l'efficacité de production. Eugen Schmalenbach a pensé cette leçon jusqu'au bout ; son argument était exactement celui qui fait fureur aujourd'hui sous le titre des « *increasing returns* », [rendements croissants] et « *lock in* » [verrouillage] :

*L'économie moderne [est [ou bien « se voit », *ndt*] spoliée, avec ses coûts fixes élevés, du remède qui met en harmonie de par lui-même production et consommation et instaure donc l'équilibre économique. Le remarquable fait concret surgit que certes, les machines sont équipées de commandes automatiques et peuvent ainsi se passer de l'aide humaine ; mais que la grande économie politique a perdu toute gouvernance autonome]* (Voir Schmalenbach 1928, p.245 [vue l'époque de Schmalenbach, le choix du mot *Volkswirtschaft*, ici ne peut être traduit que par « économie politique », ici, (ce que confirment d'ailleurs les dictionnaires de l'époque !)]

Blocage par des coûts fixes élevés

Le remède dont il est question ici, signifie exactement l'effet rétroactif négatif qui repose sur les recettes qui diminuent. Les sur-capacités et la demande qui s'effondre ne font pas mûrir, pour préciser avec des coups fixes éle-

5 La succession française correspondante est AZERTYUIOP

vés, l'effet connu et souhaité — à savoir l'étranglement de la production — au contraire l'effet paradoxal de son élargissement et certes à partir de deux raisons :

Premièrement, des taux fixes élevés — ce sont des *sunk-costs*, pour préciser des ressources déjà utilisées, qui à présent chargent constamment de coûts l'entrepreneur — déplacent tendanciellement le chemin de l'étranglement de la production (lequel, mènerait en effet à des coûts à la pièce qui montent et cela avec des prix qui dans le même temps baissent). Et secondement, l'aspiration des rendements d'échelle entraîne les entrepreneurs carrément à l'élargissement de la production, encore selon la devise : « nous pouvons — par l'exploitation de la « loi » de la production de masse et donc vers l'élargissement de la production et la diminution des coûts à la pièce — nous pouvons encore nous tailler un plus gros morceau du gâteau, quand bien même celle-ci tendanciellement se réduit à rien. Le résultat de cette concurrence ruineuse, Schmalenbach l'a prédit (en 1934, p.93) :

« *La lutte concurrentielle s'accomplit habituellement de sorte que l'exploitation fortement en dégression impose des prix différenciés [en particulier inférieurs] et tente de cette manière d'entrer dans le pâturage des clients ; mais les concurrents font de même, et finalement la totalité du niveau des prix est détruite. Dès lors toutes les entreprises travaillent désormais à perte.* »

Au lieu de réagir avec un retrait de la production, l'économie réagit, plus exactement en fait : des entrepreneurs, qui ne sont « économ-iques » qu'à titre individuel, réagissent de manière totalement rationnelle en répandant de l'huile sur le feu : ils augmentent la production, dans l'espoir d'*increasing returns*, et ils doivent carrément faire cela ensuite, alors qu'ils savent que probablement aussi les autres le feront — ils sont alors, pour citer ici un titre de l'ouvrage de Oskar Maria Graf : « *alle gefangene ! [tous pris au piège !, Ndt]* »⁶.

Cela se laisse aussi exprimer ainsi : des coûts fixes élevés bloquent un système de production, ici toute une branche de sorte que la sortie correcte de la crise est verrouillée. Ils ne sont qu'un exemple pour les *increasing returns* qui passe pour général (Arthur 1990, p.22).

« *Un système a-t-il pris une fois seulement un chemin déterminé, qu'il ne peut guère souvent abandonné, même si d'autres voies d'évolution devaient s'avérer plus avantageuses en rétrospective.* »

Marshall, Kaldor, Myrdal, Schumpeter, Hicks, néoclassiques et critiques néoclassiques — ils forment un panthéon de prix Nobel et d'immortels qui ont vu tous ensemble le phénomène des rendements croissants y compris ses conséquences contraires à la théorie — pour justement ne pas lui faire face ! Les raisons pour cela, d'après Hicks (1946, p.84) dans la conscience claire que « *cela entraînerait avec soi l'effondrement menaçant d'une grande partie de la théorie économique* » et ces raisons sont posées de manière parfaitement analogue par Schumpeter (1954), pour lequel - « *l'existence* » — caduque dans le cas des *increasing returns* — « *d'un équilibre clairement déterminé [...] [est] naturellement de la plus grande importance, même ensuite, si la preuve doit*

en être amenée aux prix de suppositions fortement limitées ; sans la possibilité de la preuve d'existence d'un équilibre dont le sens est clair [...] la totalité du phénomène est en réalité un chaos, qui se soustrait au contrôle analytique. »

Qu'on remarque bien ici, que l'argumentation suit au fond dans les deux cas la logique d'un ivrogne qui ayant perdu ses clefs de maison de nuit, du côté impair de la rue, se met à les chercher du côté pair, simplement parce que la lumière des lampadaires éclairent ce côté-là. Il est assez remarquable qu'aucun des aspects idéologiques ne signale pour le moins ce qui pourtant est clair comme de l'eau de roche : Qu'avec les bases solides de la théorie économique aussi les fondements de la légitimation de l'économie de marché sont ébranlés qui s'appuient en effet dans une grande mesure sur l'efficacité attribuée à son système immunitaire qui, dans le cas des *increasing returns*, font ignominieusement long feu.

Secteurs bloqués de l'économie politique

Se laisse-t-il dénoncer dans quels secteurs de l'économie politique — à côté de l'industrie des matières premières — la tendance existe d'une augmentation d'économie d'échelle ? Arthur (1990) écrit :

« *[...] les parties d'une économie politique dépendantes de l'état du savoir technique [visent] des rendements croissants. Informatique, médicaments, fusées (engins auto-propulsés), aviation, automobile, logiciels, équipements de télécommunication et optoélectronique, résultent des résultats des processus compliqués de la recherche, du développement et des processus de manufacture. Elles requièrent des investissements élevés [...], pourtant une fois que les produits sont sur le marché, alors l'élargissement de leur capacité de fabrication est relativement bon marché.* »

Si l'on considère les sur-capacités dans ces branches — cette estimation devrait être pertinente pour ainsi dire. Avec un regard sur la liberté et la contrainte décisionnelles, le concept de contingence se laisse préciser en considération des dépendances de chemin du concept de contingence : tout d'abord, avant le *lock in* [verrouillage], on a à faire avec un être-aussi-autrement-possible, le *lock in* est-il réussit, il s'agit d'état de dépendance : l'action des acteurs se voit ensuite conditionnée par la situation.

L'auto-renforcement ne concerne pas nonobstant rien que des dépendances de chemin de nature économique, au contraire le parcours des courbes en crosse beaucoup citées, que suivent les indicateurs de l'influence humaines sur l'atmosphère terrestre (CO₂, teneurs en méthane, oxydes d'azote et d'acide sulfurique), ainsi que les variations de températures à la surface de la Terre, renvoient pareillement à un processus de dépendance du chemin qui continue de manière irréversible, dès qu'un point d'inflexion déterminé est franchi.

Avec la contingence et la dépendance du chemin les deux propulseurs sont désignés qui marquent le visage des crises du modernisme : des acteurs agissent dans une contingence radicale et une impossibilité forcée. Des décisions deviennent ensuite exactement nécessaires, lorsqu'elles sont impossibles.

3. Chemins de la grande transformation

Au commencement il y a eu la crise financière de 2007-2009, dont les lourdes répliques sont toujours décelables.

6 Sönke Hundt (1983) a démontré la cohérence de cette idée à l'exemple de l'industrie de l'acier.

La contraction qui s'ensuit alors fut prématurément caractérisée comme une grande crise de transformation et située à un degré équivalent à la grande dépression (1873-1895), la grande crise économique mondiale (1929-1932) et la nouvelle dépression (1973-1974). Elle acquit même du « tempérament » c'est-à-dire qu'elle est immanente au système et serait donc à maîtriser dans le sillage d'une « révolution-restauration » (selon Gramsci 1991, p.1362). Ce qu'on a ici en tête, c'est un type de changement social qui, sans schéma directeur [*masterplan*, en anglais dans le texte, *ndt*] ni centre stratégique, bouleverse tous les rapports sociaux, mais préserve la structure de fond de la production de forme capitaliste. Comme l'un des nombreux qui avait conseillé le président-US Obama, sitôt son élection, l'économiste-US James K. Galbraith a conseillé celui-ci sur un tel programme. Il visait une croissance économique qui dût être principalement atteinte, par des investissements publics dans les énergies renouvelables et les structures sociales, (Galbraith 2008). Pourtant ces espoirs furent amèrement désappointés. La crise financière de la décennie suivante enchaîna choc sur choc, en partant de Fukushima 2011, ensuite la révolte mondiale contre le néolibéralisme (*Occupy Wall Street*, *Podemos*, Syrie), la montée des activistes du climat, jusqu'à la protestation féministe anti-raciste, pourtant, mesurées à leurs objectifs, toutes les tentatives en vue de surmonter l'hégémonie radicale du marché par un changement systémiques ont échoué.

Des raisons de cet échec peuvent être désignées qui ont toutes à faire avec la révolution bloquée.

3.1 La révolution bloquée

Ce qu'on veut dire avec ce terme de révolution durablement bloquée, se laisse démontrer à l'exemple de la légitimité climatique. Ce qui vaut fondamentalement : plus les revenus sont élevés, davantage est grande la participation aux émissions nocives pour le climat. Tandis que le déclin des revenus supérieurs de la population mondiale cause 49 % des émissions conditionnées par la consommation, les 50 % inférieurs n'en sont responsable qu'à la hauteur de 10 % (Gallagher et Kozul-Wright 2019, p.22). En Allemagne la moyenne d'émission par tête en 2019 est de 7,9 tonnes de CO₂ ; conditionnées par le revenu, les valeurs oscillent entre 5 et 20 tonnes. Une réduction de 2 tonnes en moyenne par an est nécessaire, c'est-à-dire que tous doivent épargner, mais la pression du changement est particulièrement forte sur les classes au revenu supérieur.

Si l'on considère les entreprises, les 20 plus grosses productrices de produits d'origine fossile contribuent pour quelques 35 % d'émissions (*Climate Accountability Institute* 2019). Les grands risques écologiques ne déclenchent pour cette raison en aucun cas de préoccupation générale dépassant les limites des classes, comme l'a montré Ulrich Beck (1986, pp.7 et suiv. Et p.48). Certes le changement climatique touche tout le monde, mais justement pas d'égale façon. Si les classes aux revenus inférieurs sont obérées de façon excessive par les coûts des transformations écologiques, elles se mettent en état de défense, par exemple à l'instar des Gilets jaunes français. Des conflits d'objectif entre durabilité économique et celle sociale deviennent ainsi des freins aux changements. En cela se révèle que le grand conflit autour d'un ordre climatique juste est vidé entre groupes d'intérêts fortement divergents. À l'appui d'Immanuel Wallerstein (Wallerstein 2014, pp.44 et suiv.), quatre camps se laissent distinguer dont à chaque fois deux peuvent être cordonnés soit à « l'esprit dominant de Davos » (Forum économique mon-

dial), soit à « l'esprit anti-hégémonique de Porto Alegre » (Forum social mondial).

Il est décisif pour la situation de pat, que les deux camps de « l'esprit de Porto Alegre » œuvrent fréquemment l'un contre l'autre. Ces formations-là qui représentent une continuité entre le vieux mouvement socialiste des ouvriers, se sont localisées de manière prépondérante sur l'axe du capital-travail-conflits. Le camp concurrent des courants et mouvements libertaires, qui misa au contraire sur l'auto-organisation, refuse fondamentalement la croissance économique en tant que but d'une politique émancipatrice et agit principalement sur le terrain du conflit écologique sociétal. De nombreuses scissions entre ces deux camps de « l'esprit de Porto Alegre » ont empêché la formation par en bas d'une alternative politique efficace.

Sur le côté opposé, cela facilite le « continue-comme-ça » modifié des élites modérément libérales, affines de la globalisation. Les forces principales de ce camp de la majorité obligé de « l'esprit de Davos », qui dans le système des coordonnées politiques, colonise à moitié la droite et à moitié la gauche [chez nous se sont les « godillots » soi-disant « en marche », vers quoi on sait guère! *Ndt*] convergent les unes vers les autres. Leurs opposantes préférées furent les forces d'opposition au système dans le camp de « l'esprit de Porto Alegre ». Avec le diktat d'austérité des institutions européennes, un exemple de pouvoir politique fut statué, par exemple en Grèce.

En tout, la désunion des camps de « l'esprit de Porto Alegre » a entravé la disposition au changement. On aborda de manière primaire les dangers écologiques avec des moyens conformes au marché. Dans le même temps que les inégalités verticales et les rejets sociaux grandissaient malgré la croissance modérée de l'économie. Dans un monde en réseau de plus en plus étroit par le commerce, les courants financiers et les investissements directs extérieurs, l'endettement se remit à monter pendant que les investissements stagnaient en dehors du secteur financier et que l'infrastructure sociétale s'effritait. Les émissions nuisibles au climat grimperent à un niveau record ; simultanément le flux migratoire augmenta considérablement en population mondiale croissante. Des pertes d'autorité du centre politique, mais aussi des scissions, défaites et démobilisations dans les camps de « l'esprit de Porto Alegre », bloquèrent la révolution de la durabilité en retard et menèrent à une perte d'une décennie. Ainsi la question se pose de savoir comment la transformation doit s'amorcer.

3.2 Une transformation conforme au marché ?

Les acteurs désignés par Wallerstein comme étant obligés à « l'esprit de Davos », poursuivent un agenda de transformation qui se sert avant tout du moyen du marché. Ils voient la voie royale spécialement dans la mise à prix des émissions, pour encourager la transformation écologique (Leopoldina, 2019, 2020). Cette idée repose sur la conviction que des marchés représentent des instruments efficaces de coordination, de sorte que si l'on reliait le dégauchissement des émissions à des coûts, le processus du marché mènerait à ce que des entreprises essayassent ensuite à éviter ces coûts et avec cela amorçassent un virage vers la durabilité sollicité par le marché. L'instrument le plus fameux d'une transformation activée par le marché, c'est le celui des émissions comme on l'appelle, celui-ci représente un instrument de correction des mauvaises affectations, avec lequel la réduction des émissions doit être optimisée de sorte que l'utilité marginale et les coûts

d'évitement marginaux maintiennent l'équilibre (Fritsch 2011). Ici — et ceci ne doit pas rester non mentionné — de l'air non-chargé est transformé en objet commercial et donc marchandisé. Avant tout à l'appui de la procédure mathématique l'optimisation sous conditions accessoires comme condition optimum de l'ensemble des rejets permis par le « cap ». Pour des entreprises des émissions ne peuvent être permises que dans l'étendue des droits d'émission qui ne sont pas encore épuisés par elles et comme certificat confirmé par écrit. La réquisition des droits est centralement enregistrée, des manquements à l'égard de l'obligation de garantie sont sanctionnés. Après la première dotation de l'entreprise par les attributions d'état ou bien les mises à l'encan, les droits peuvent être négociés. Tant que dans une entreprise le prix pour le droit d'émission d'une tonne de gaz à effet de serre est inférieur aux coûts de son évitement, les coûts marginaux de réduction des émissions, se laissent provisionner. Le prix pour la dernière tonne demandée s'accorde partout avec les coûts individuels marginaux de réduction des émissions. Pour un prix certifié homogène pour toutes, les coûts marginaux de réduction d'émission sont identiques. Aucune entreprise ne se laisse découvrir, qui dût exploiter moins de dépense d'évitement qu'une autre, lors d'une distribution des derniers certificats. Avec cet instrument aussi élégant que logique le « cap » est déterminé *ex ante* par le politique et donc tenu à coup sûr. Théoriquement, l'objectif de transformation est atteint aux moindres coûts de l'ensemble de l'économie, la découverte décisionnelle à ce propos de qui réduit des émissions, est abandonnée à ceux qui peuvent en juger soi-disant au mieux, parce qu'ils sont directement impliqués dans le processus de production. Par dessus le marché il y a un attrait permanent à déduire les cours marginaux de réduction d'émission (ce qu'on appelle l'efficacité dynamique).

C'est foncièrement un autre tableau qui se révèle empiriquement. Une sur-distribution structurelle de certificats particulièrement problématique est apparue en Europe dans le commerce des certificats ; les caps furent mesurés trop grands, en particulier les crises de 2008-2010 menèrent à faire que cet instrument s'avéra quelque peu édenté. La baisse de prix des certificats résultant d'une estimation faussée fit dès lors qu'il émana à peine encore d'eux un attrait de guidance ou d'investissement à prendre en considération. À l'idéal de gouvernance, qui était censé accorder une limitation des dommages entraînés par les émissions et coûts marginaux d'abattement reflétés dans les prix des certificats, on ne tint compte d'aucune manière. Ainsi la Commission européenne évalue le dommage limite à quelques 70 € / t CO₂ (*European Environment Agency* 2013). Depuis l'introduction du système les prix des certificats se trouvent nettement en dessous. Certes les prix augmentèrent de 5 € / t CO₂ en 2016 à un bon 25 € / t CO₂ en 2021, nonobstant quoi s'ouvre toujours un déficit béant de 45 € / t CO₂. Et — selon Ernst-Ulrich von Weizsäcker (2020, p.87) — les certificats individuellement commerciables n'offrent au jour d'aujourd'hui aucune sorte de garantie pour une révolution vers la durabilité, car ils ouvrent toutes grandes les portes du futur aux gageures hautement spéculatives et peuvent provoquer de cette manière le contraire d'une durabilité.

Mais la procédure alternative d'une imposition des émissions, s'avère elle aussi comme peu efficace. Des pays comme la Suisse, qui ont déjà introduit un impôt d'émission, y compris avec composante de redistribution, montrent qu'un pareil impôt ne suffit en aucun cas pour amorcer un virage vers la durabilité.

4. Bilan provisoire

Cet inventaire devant les yeux, la question se pose de savoir comment est à réaliser une production qui économise les ressources, pauvre en substances carbonées, avec des biens de longue durée de vie. Une qualité durable de productions signifie moins consommer, mais pour cela, des biens de plus haute valeur. Or, les aiguillages correspondants sont à peine imaginables sans une rupture avec le déroulement de la production conçue de manière primaire à partir du marché et des consommateurs. La transition vers une production de qualité durable, ne réussira bien que si les produits d'une telle manière de produire, malgré leur prix plus élevés, pourront être consommés encore par les groupes de revenus inférieurs.

Or une chose pareille est exclue sans une redistribution au profit des revenus les plus faibles. Une redistribution matérielle ne suffit pourtant pas, quand bien même elle est reliée à une réduction du temps de travail, pour une révolution de durabilité. À présent déjà des conflits de transformation sont en escalade, avant tout sur le pouvoir décisionnel inégal sur les investissements et dispositions matérielles de la productions des biens. Dans les mouvements écologiques et fédérations sociales, les voix se multiplient pour exiger une économie durable de salut public. Des thèmes comme celui de l'économie associative — quand bien même ce discours est introduit sous une autre appellation (pour préciser démocratie économique), ne montre plus depuis longtemps des stigmates de la discussion des orchidées, mais il se heurte entre temps, non pas seulement aux milieux syndicaux, (Urban 2018), mais il entre encore en résonance avec un spectre scientifique qui avait critiqué une intrusion de ce genre dans l'économie comme une régression dans la différenciation pré-moderne, (Herzog & Kuch 2020). Ainsi donc si diverses utopies sociales-écologiques font défaut aussi (Voir Gørgen & Wendt 2020) — une idée les unit toutes, celle qu'une société durable qui ne se laisse plus fonder de manière primaire sur des marchés, la concurrence, la motivation du gain et la propriété capitaliste. De telles institutions offriraient pourtant — au contraire des marchés atomistiques — dans une bien plus vaste mesure la possibilité d'écooper la contingence et de briser les dépendances au cheminement.

Seulement au titre d'appels, adressés aux élites de Davos tandis que cette voie ne s'ouvrira pas. Il faut des institutions qui puissent apporter un travail collaboratif ardent à la lutte entre les camps de « l'esprit de Porto Alegre » et les réformateurs de « l'esprit de Davos ». Ces arènes de discours existent à vrai dire dans une mesure très insuffisante, malgré maints progrès d'apprentissage dans les mouvements du climat. Elles n'existent pas suffisamment non plus dans les partis et syndicats. Et déjà pas du tout dans les appareils d'état ni dans les organisations non-gouvernementales. C'est pourquoi une révolution de durabilité n'éclora pas sans innovations institutionnelles. Des réflexions de transformation et de durabilité (Atkinson 2010) pourraient remplir ces lacunes institutionnelles et s'avérer comme des moteurs durables de développement.

Sozialimpulse 2/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Littérature

- Aristote (1991) : *Métaphysique*, Livres VII (z)-XIV, édité par Horst Seidl, Hambourg.
- Arthur, W. Brian (1990) : *Positive Rückkopplung in der Wirtschaft [Rétroaction positive en économie]* dans **Spektrum der Wissenschaft**, avril, pp.122-129.
- Arthur, W. Brian (1994) : *Increasing Returns and Path Dependence in the Economy [Retours croissants et dépendance de chemin en économie]*. Ann Arbor.
- Atkinson, Heinrich (1947) : *Philosophie der Erscheinung : eine Problemgeschichte [Philosophie de l'apparition : une histoire de problème]*, vol. 1, Bâle.
- Beck, Ulrich (1986) : *Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne [Société du risque. Sur le chemin d'un autre modernisme]*, Francfort-sur-le-Main.
- Bleicher, André (2018) : **100 Jahre Einsamkeit : Funktionale gesellschaftliche Differenzierung und Idee des dreigliederte soziale Organismus — Ansätze einer Synthese [Cent ans de solitude : Différenciation sociétale fonctionnelle & idée de l'organisme social dreigliedert] — Amorce d'une synthèse**, dans **Sozialimpulse**, n° 4, pp.3-9 [Traduit en français : SIAB418.Doc, ndt]
- Climate Accountability Institute** (2019) : *Press release on carbon majors update, 1965-2017*, CAI Press Release Top20 Oct. 19 (climateaccountability.org), consulté en juin 2021.
- David Paul. A. (1985) : *Clio and the Economics of QWERTY* dans : **American Economic Review** 75, pp.332-337.
- Dürrenmatt, Friedrich (1985) : *Justiz*. Zurich
- European Environment Agency** (2013) : *Trends and Projections in Europe 2013*, dans EEA report, n°10,
- Fritsch, Michael (2011) : *Marktversagen und Wirtschaftspolitik [Faillite du marché & politique économique]*, 8^{ème} édition, Munich.
- Gallbraith, James K. (2008) : *Die Weltfinanzkrise — und was die neue US-Präsident tun sollte [La crise financière mondiale — et ce que le nouveau président-US devrait faire]* dans **Blätter für deutsche und Internationale Politik** 53 (8), pp.41-57.
- Gallagher, Kevin P. und Richard Kozul-Wright (-2019) : *A new multilateralism for shared prosperity : Geneva principles for a global green new deal. [un nouveau multilatéralisme pour une prospérité partagée : Principes de Genève pour de nouvelles bonnes affaires globales vertes]* Genève.
- Görgen, Benjamin and Björn Wendt (2020) : *Sozial-ökologische Utopien. Diesseits oder Jenseits von Wachstum and Kapitalismus [Utopies sociales et écologique. En deçà et au-delà de la croissance et du capitalisme]* Munich.
- Gramsci, Antonio (1991) : *Gefängnishefte. Kritische Ausgabe [Cahiers de prison. Édition critique]* Hambourg.
- Habermas, Jürgen (1981) : *Theorie des Kommunikativen Handelns [Théorie de l'action communicative]*, vol.1 : *Handlungsrationalität und gesellschaftliche Rationalisierung [Rationalité de l'action et rationalisation sociétale]*. Francfort-sur-le-Main.
- Herzog, Hannes und Lisa Kuch (2020) : *Corona-Krise. Es ist Zeit für Wirtschaftsdemokratie [Crise de la corona : il est temps pour une démocratie économique]*, dans : **Süddeutsche Zeitung** du 17 mai 2020.
- Hicks, John R. (1946) : *Value and Capital. An inquiry into some fundamental principles of economic Theory [Valeur et capital. Une investigation au sein de quelques principes fondamentaux de théorie économique]*, Oxford.
- Hundt, Sönke (1983) : *Stahlindustrie und fixe Kosten [Industrie de l'acier et coûts fixes]* dans : Hundt, S., *Beiträge zur Kritik der Betriebswirtschaftslehre [Contributions à la critique de la doctrine économique d'entreprise]* Brême.
- Joas, Hans (2012) : *Glaube als Option. Zukunftsmöglichkeiten des Christentums [Foi comme option. Possibilités futures du Christianisme]*, Fribourg et al. pp.106-128.*
- Kierkegaard, Sören (1954) : *Die Krankheit zum Tode [La maladie vers la mort]*, dans : *Gesammelte Werke*, 24^{ème} et 24^{ème} rubrique. Düsseldorf.
- Leopoldina, **Nationale Akademie der Wissenschaften** (2019) : *Klimaziele 2030. Wege zu einer nachhaltigen Reduktion der CO₂-Emissionen. [Objectifs climat 2030. Voies pour une réduction durable des émissions de CO₂]* https://www.leopoldina.org/uploads/tx_leopublication/2019_stellungnahme_klimaziele_2030_Final.pdf
- Leopoldina, **Nationale Akademie der Wissenschaften** (2019) : *Coronavirus-Pandemie – Die Krise nachhaltig überwinden [Surmonter durablement la crise]*. https://www.leopoldina.org/uploads/tx_leopublication/2020. Consulté en juin 2021.
- Luhmann, Niklas (1992) : *Beobachtungen der Moderne [Observations du modernisme]*. Opladen.
- Marquart, Odo (1998) : *Entlassung vom Absolutem. In memoriam Hans Blumenberg [Affranchissement de l'absolu. En mémoire de Hans Blumenberg]* dans : Graevenitz, Gerhart von et Odo Marquart : *Kontingenz*, Munich, pp. XVII-XXV.
- Marx, Karl et Friedrich Engels (1959) : *Le manifeste du parti communiste*. Dans MEW, vol. 4, Berlin.
- Meinhardt, Hans (1997) : *Wie Socken sich im Schale werfen. Muster tropischer Meeresschnecken als dynamische Systeme. [Comment des escargots se jettent dans leur coquille. Modèles d'escargots de mer tropicaux en tant que systèmes dynamiques]*, Berlin, Heidelberg, New York.
- Meyers, Gerald (1986) : *William James : His Life and Thought*. New Haven.
- Neurath, Otto (1981) : *Gesammelte philosophische und methodologische Schriften [Recueils d'écrits philosophiques et méthodologiques]* vol. 2, Vienne.
- Schepers, Heinrich (1963) : *Möglichkeit und Kontingenz. Zur Geschichte der philosophischen Terminologie vor Leibnitz [Possibilité et contingence. À propos de l'histoire de la terminologie philosophique avant Leibnitz]* dans **Filosofia** 14, pp.901-914.
- Schmalenbach, Eugen (1928) : *Die Betriebswirtschaftslehre an der Schwelle der neuen Verfassung [La doctrine de gestion économique au seuil de la nouvelle constitution de l'économie]* dans **Zeitschrift für Handelswissenschaftliche Forschung** 22^{ème} année, n° V, pp.241-251.
- Schmalenbach, Eugen (1934) : *Selbstkostenechnung und Preispolitik [comptabilité des coûts propres et politique tarifaire]*, 6^{ème} édition, Leipzig.
- Schumpeter, Joseph A. (1954) : *History of Economic Analysis*. New York.
- Steiner, Rudolf (1976) : *Les points essentiels de la question sociale (GA 23)*, Dornach.
- Taylor, ; Frederik W. (1913) *Grundsätze wissenschaftlicher Betriebsführung [Principes d'une gestion scientifique d'entreprise]*, Munich, Berlin.
- Urban, Hans, Jürgen (2018) : *Ausbruch aus dem Gehäuse der Economic Governance. Überlegungen zu einer Soziologie der Wirtschaftsdemokratie in transformativer Absicht [Évasion du boîtier de gouvernance économique. Réflexions au sujet d'une sociologie de la démocratie économique dans une intention transformative]* dans **Berliner Journal für Soziologie** 28, pp.91-122.
- Wallerstein, Immanuel (2014) : *Die Strukturelle Krise oder warum der Kapitalismus sich nicht mehr rentieren könnte [La crise structurelle ou pourquoi le capitalisme ne pourrait plus être lucratif]* dans : Wallerstein, I., R. Collins, M. Mann, G. Derluigan et C. Calhoun : *Stirbt der Kapitalismus ? Fünf Szenarien für das 21. Jahrhundert [La capitalisme meurt-il ? Cinq scénarios pour le 21^{ème} siècle]*, Francfort-sur-le-Main, pp.17-47.
- Weizsäcker, Ernst Ulich (2020) : *Eine spannende Reise zur Nachhaltigkeit. Naturkapitalismus und die neue Erklärung [Un captivant voyage vers la durabilité. Capitalisme naturel et les nouvelles Lumières]*, dans Görgen, B et B. Wendt (éditeurs), dans : *Sozial-ökologische Utopien. Diesseits oder Jenseits von Wachstum and Kapitalismus [Utopies sociales et écologique. En deçà et au-delà de la croissance et du capitalisme]* Munich, pp.81-95.

André Bleicher : est né en 1963 ; formation d'électromécanicien, études sur la gestion d'entreprise et la sociologie, membre fondateur de l'institut Lorenz Oken à Herrschried et de l'institut pour les questions sociales du présent à Stuttgart, dont il est membre du *Vorstand* depuis 2015. Activité comme développeur d'organisations et de coopérations dans les réseaux des petites et moyennes entreprises, collaborateur scientifique au *BTU Cottbus* et de l'université de Leipzig, professeur invité pour l'institutionnalisme coopératif de l'université *Lumière II* de Lyon, professeur de développement des affaires et de l'économie au *FH Salzburg* depuis 2012 à l'université *Biberach*, dont il est le recteur depuis 2017.